

Quant aux détails des misères que souffre l'Italie, ils sont toujours les mêmes : persécution religieuse et civile, cruautés envers les populations et les prisonniers, ruine des finances, malheurs de la guerre civile sur tous les points, industries, commerce et agriculture en souffrance générale ; puis la conscription ou l'enrôlement forcé pour combattre des concitoyens et des frères ; puis des scandales d'irrégularité et d'obscénités à tout vent ; puis des représailles sanguinaires et des coups de couteau presque en permanence ; tel est, en abrégé, le tableau des douceurs politiques et sociales du nouveau royaume que la France et les puissances schismatiques et protestantes ont reconnu en Italie.— Cela durera-t-il ?—Non, assurément. Cette coalition de reconnaissances n'a rien qui doive inquiéter les catholiques. Victor-Emmanuel n'en devient pas plus fort ni plus autorisé dans ses usurpations ; parce que cinq à six puissances abusées ou effrayées lui prêtent un appui qu'elles n'ont pas le droit de lui donner. La Révolution qui veut absolument remplacer Victor-Emmanuel, et qui voit que cet appui est un obstacle et un retard de plus pour parvenir à ses fins, rugit, et amène au jour ses plans, ses hommes et ses cohortes. Garibaldi, aujourd'hui, est à ses ordres plus qu'à ceux de son roi galant homme. La fusion va s'opérer entre le héros des annexions et Mazzini, le chef de la république rouge et des sociétés secrètes. Ceci sera le mal par excellence. Il régnera quelque temps peut-être comme châtiment providentiel. C'est la pensée générale des meilleurs esprits et des plus saintes âmes ; mais son règne sera court. Ainsi le pense entre tous Pie IX, l'esprit le plus élevé et l'âme la plus pure du siècle. On peut s'y fier. Ce mal par excellence régnera encore comme le digne successeur en principes et en œuvres du régime piémontais qu'il veut tuer pour occuper à lui seul la place que ce régime lui a préparé. Tant pis, après cela, pour tous ceux qui, rois ou peuples, auront prêté la main au règne de ces deux régimes indissolubles dans leur esprit d'iniquité. La responsabilité sera grande ; et il eût été facile de la prévoir et de la prévenir. La Révolution avait déjà fait ses exploits dans le monde. A aucun d'en prétendre cause d'ignorance.

Laissons l'Europe et passons chez nous. D'étranges bruits tendent à nous inquiéter sérieusement s'ils se réalisent. L'Angleterre tiendrait peu à son plus beau joyau, le Canada, si celui-ci n'entre pas dans ses vues au sujet de la milice. Nous l'avons déjà dit avec tous les gens sensés, le Canada, doit à toute sorte de titres sa part d'hommes et d'argent pour sa propre défense. Cette part, il nous semble, ne peut mieux être définie que par notre Parlement canadien. Que l'esprit public se fasse juste et reconnaissant, et que notre Parlement serve d'interprète fidèle à cet esprit, nous ne voyons après cela quel autre moyen plus légitime nous pourrions prendre pour contenter la mère-patrie. Se saigner aux quatre membres pour lui prouver notre attachement serait une erreur digne des temps barbares. Monter sur le bûcher pour lui faire preuve d'affection, c'est un reste d'aveuglement sauvage

qu'elle ne saurait demander. Ainsi, confions-nous à la Providence. Soyons justes, encore une fois, reconnaissants et braves, et, quelque chose qui arrive, nous resterons sans reproche et sans peur.

Aux *Etats-Unis*, dénomination qui semble devoir perdre à jamais sa vérité, tant la désunion s'efforce de se maintenir et de triompher, les événements continuent de s'y opérer d'une manière aussi triste que contradictoire. Le Nord est toujours en voie de fâcheux revers. L'esprit public y souffre une altération visible. On s'en prend à tout le monde, surtout aux généraux, si le succès n'est pas en permanence. Le sacrifice des vies et du pécuniaire y devient exorbitant. On cherche à prix énorme des hommes pour les moissons, pour les manufactures, pour tous les besoins de la vie sociale. Et d'un autre côté, on établit le terrible impôt du sang par le moyen de la conscription. Mais peu mordant à l'appât, où sont donc ces légions de volontaires qui, dans les commencements, menaçaient comme un fléau de Dieu d'envahir et de ruiner tout dans le Sud ? Et comment et quand, là comme en Italie, cette tourmente finira-t-elle ? Et nous, qui sommes si près du volcan, qui nous préservera ?—Ayons confiance. Autrefois nos pères, et nous-mêmes, avons eu déjà nos temps difficiles. Soyons toujours fidèles au devoir et gardons les principes. Dieu est là pour nous continuer sa protection en tous nos intérêts, et surtout en des conjonctures et des complications qui peuvent nous devenir si fatales.

On lit à l'heure même dans les journaux que notre Parlement va s'assembler au sujet de la milice. Dieu veuille que l'esprit de parti ne prenne de là occasion de surgir de nouveau au grand détriment du pays et de la question elle-même qui mérite la plus sérieuse attention.

### Dialogue sur le temps convenable à la coupe des céréales et du foin.

Nos interlocuteurs sont encore Paul et ses amis.

PAUL.—Mes amis, votre but en venant ici est sans doute de continuer nos entretiens sur quelques sujets utiles ; eh ! bien, quelle matière traiterons-nous ce soir ?

PIERRE.—Quant à moi je désire que nous nous entretenions de la récolte et des moyens de la bien faire. On entend dire quelquefois, par-ci, par-là, que les canadiens ne savent pas récolter et qu'ils perdent beaucoup de leur grain en le coupant trop tard. Pour moi je n'en sais rien, et je prends cela comme ça vient : mais vous, Maître Paul, vous devez en savoir quelque chose, et faites-nous le plaisir de nous dire ce que vous en pensez.

BAPTISTE.—On dit aussi que le foin serait meilleur et plus profitable si on le fauchait avant sa maturité, mais je vous avoue que j'ai de la peine à le croire, et il n'y a que vous, Paul, qui puissiez me faire changer d'opinion là-dessus, car vous avez la main si heureuse, vous réussissez si bien dans tous vos travaux, qu'on ne peut refuser de vous croire.